

Qu'en décident les armes!

Rien de plus romanesque que deux hommes face à face, pour défendre leur nom ou réparer une injustice. Cette pratique, qui ne s'éteint qu'à la fin des années 1960, a enflammé aussi bien les esprits que les pinceaux et les plumes... **PAR FRANCK FERRAND**

L'imaginaire français, russe, européen demeure pétri d'exemples – réels ou inventés – où deux personnes défendent leur honneur sur le pré. Jusqu'à en mourir parfois... Véritable fléau social sous l'Ancien Régime, extravagance tolérée au XIX^e siècle, le duel demeure, dans la mémoire et dans les arts, une figure imposée de la conception occidentale de l'honneur. La brume au point du jour, les carrels de défi, le choix des armes devant témoins, le fer ou le tir – cliquetis de fines lames ou détonation de pistolets, dans le silence d'un petit matin blême... «Jusqu'au premier sang, Messieurs!» Le cœur se serre dans les poitrines; le temps s'étire; mais une idée de panache accompagne toujours la plus noble, la plus franche des coutumes d'honneur. Parfois, il faut relever une victime: le tout jeune mathématicien Évariste Galois, en mai 1832; l'à peine moins jeune Armand Carrel, historien, journaliste, quatre ans plus tard...

Des générations d'adolescents, le rose aux joues, et de jeunes filles au souffle court auront vibré aux passes d'armes – toutes littéraires, celles-là – de D'Artagnan et de Lagardère, du chevalier de Pardaillan et du capitaine Fracasse. Le sang du vicomte de Valmont rougit les dernières lettres des *Liaisons dangereuses*; il annonce celui que fera couler, au bord d'une falaise,

le Petchorine (dans le roman *Un héros de notre temps*) de Mikhaïl Lermontov (1814-1841) – Lermontov qui, justement, devait périr dans un cas similaire, à peu de temps de là... Or il avait dénoncé, dans *La Mort du poète*, ces courtisans russes qui, en 1837, avaient acculé le grand Pouchkine lui-même au duel. À la mort.

La lame, la balle ou même le piano !

Toutes sortes de duels ont existé, spécialement à l'époque romantique: aux dés, à Paris, en 1820, où l'on vit un jeune homme insulté l'emporter aux points sur un duelliste invétéré, surnommé le Bourreau des crânes, qu'il étendit à bout portant pour se conformer aux scores. Par forfait, en 1825, où l'on vit un Anglais d'âge mûr se suicider afin de n'avoir pas à risquer la vie d'un Français, trop jeune à ses yeux pour se battre. Pour des peccadilles, à Bordeaux à la même époque, où un «Cercle des spadassins» cherchait querelle à tous, à tout propos, pour nourrir sa passion du duel... Jacques Janssens racontait jadis comment un officier d'artillerie, le capitaine Gaucherin, avait mis fin à cette escalade; ayant défié l'âme du Cercle, le terrible marquis de Tracy, il marcha droit sur lui durant le duel, essuyant sans broncher deux tirs ajustés dans sa direction. À la fin, l'autre ayant épuisé ses balles, Gaucherin fut enjoint par

un de ses témoins d'épargner la victime sans défense. «Mon bon, répondit-il, cela me regarde... Tu en parles à ton aise.» Il ouvrit sa redingote. Sa chemise et son gilet étaient couverts de sang. Et il ajouta: «J'ai deux balles dans le ventre.» Puis, d'un mouvement brusque, il ajusta son adversaire, toujours impassible, et lui cassa la tête. Le marquis fut tué sur le coup. Gaucherin expira trois heures après.»



FINE ART IMAGES/BRIDGEMAN IMAGES



Janssens citait aussi le cas inouï, survenu en 1880, au Chili, à Valparaíso, d'un duel de pianistes dont l'arme – unique dans les annales – ne fut autre que le piano ! Deux jours et deux nuits d'affilée, les interprètes se défièrent sans dételer, faisant courir leurs doigts endoloris sur les claviers, tapant de plus en plus désespérément sur leurs instruments respectifs, jusqu'au plus extrême épuisement – il se disait alors

que l'un des duellistes avait joué le « Misère » du *Trouvère*, de Verdi, plus de 150 fois... Il en mourut de fatigue, du reste, prouvant que le piano, pratiqué sans modération, pouvait se révéler presque aussi meurtrier que la lame ou la balle...

Il y a quelques années, le musée national Eugène-Delacroix, place de Furstemberg, à Paris, présentait une exposition passionnante intitulée ...

Point final Caractère passionné, noble comblé par le tsar, écrivain talentueux qui renouvelle la littérature russe, Pouchkine fait partie de ces destins brillants fracassés par la culture de l'honneur : le soir du 27 janvier 1837, il est mortellement blessé par un jeune Français, Georges d'Anthès, qui courtisa sa femme. *Le Dernier Tir* d'Alexandre Pouchkine, d'Adrian Volkov (1869). Musée Pouchkine, Saint-Petersbourg.

... «Un duel romantique, *Le Giaour* de Lord Byron par Delacroix». Y trônait notamment cette admirable toile, *Le Combat du Giaour et du Pacha* (illustr.), où l'on voit les deux cavaliers s'affronter au cimeterre, dans une empoignade où leurs vies s'agrippent et se défont. Difficile de mieux exprimer l'éblouissement des romantiques pour le face-à-face ultime que représente le duel. Ils s'étaient bien éloignés, chemin faisant, des formes classiques d'une pratique qui, deux siècles plus tôt, avait fait de sinistres trouées dans les rangs des bonnes familles. Une gangrène: ainsi Micheline Cuenin, dans son livre phare, *Le Duel sous l'Ancien*

“Que cherchait-on dans ces affrontements? Le jugement de Dieu ou celui du destin?”

Régime (1982), considérait-elle naguère cette pratique ancestrale, nourrie par le souci exacerbé du point d'honneur. En France, il est certain qu'elle décima, au début du Grand Siècle, la jeunesse noble. Richelieu, en 1626, Guénégaud,

en 1643, échouèrent à l'interdire; et il fallut que Louis XIV menaçât les témoins eux-mêmes du fouet, de la flétrissure et des galères pour, à grand-peine, faire reculer ce fléau. Le duel d'honneur n'en reprit pas moins sous la Régence, endeuilla bien des familles sous Louis XV, s'étendit sous la Révolution à de nouvelles couches de la population, qui

s'en emparaient comme d'un privilège enfin partagé... Les grands noms de la politique se mirent dès lors à vider leurs querelles sur le pré; et Constant, Gambetta, Déroulède, Clemenceau, Poincaré, Briand, Blum et jusqu'à Defferre attachèrent leur nom à cet affrontement d'un autre âge.

Ce que la société civile et les gens anonymes regardaient cependant comme une extravagance, ni les militaires – de tout rang – ni les gens connus – de toute origine – ne s'en départirent jamais tout à fait. Pour la énième fois interdit, en France, grâce au général Freycinet en 1888, le duel avait essentiellement quitté le quotidien pour se réfugier dans l'exceptionnel – ou survivre dans les pages de romans comme *Manon Lescaut*, les livrets d'opéras comme *Eugène Onéguine*, les scénarios de films comme *Barry Lyndon*...

Attirante fatalité

Qu'apprécions-nous, au fond, et que cherche le public dans ces moments cruciaux où deux hommes d'honneur – quelquefois, plus rarement, des femmes aussi –, où deux personnes intègres viennent défendre leur amour-propre, l'arme à la main? Le jugement de Dieu, celui du destin? Le surgeon sidérant de très anciens combats? L'instant suprême de vérité où, les arguments éteints, les excuses inutiles, ne prime plus que l'habileté dans la lutte, secondée par ce qu'on doit pouvoir appeler la chance? Plus et mieux que tout cela, ce qui, dans le duel d'honneur, continue de nous fasciner plus ou moins réside, sans doute, dans cette espèce d'indéfinissable respect que l'être humain, au bout du compte, vouera toujours à la fatalité. «Qu'en décident les armes!» – autrement formulé: que le sort parle! ▀



Panache Sous le pinceau d'un Delacroix – inspiré par Byron –, les romantiques du XIX^e siècle proclament leur amour pour cet instant où se jouent l'honneur et la vie. *Le Combat du Giaour et du Pacha* (1835), Petit Palais, Paris.